

souçonnait mistress Mailsetter d'ouvrir les lettres confiées à la poste.

— Vous vous êtes montré dévoué, intelligent et fidèle, Edie..., vous serez récompensé de votre zèle.

— Oui, j'espère qu'après ma mort je ne m'en irai pas seul à ma dernière demeure : les honnêtes gens du pays m'accompagneront. Peut-être aurez-vous la bonté de me soutenir la tête, comme vous l'avez fait pour Steenie. Après tout, cela, en somme, ne m'a guère coûté. Je suis toujours par monts et par vaux. J'ai été bien content quand vous m'avez fait sortir de prison. Que serait-il arrivé si je n'avais pu aller prendre les lettres qu'on m'annonçait ? J'avais bien envie de tout vous conter, mais je n'osais contrevenir aux ordres de M. Lovel. Je crois qu'il avait besoin de voir à Édimbourg quelqu'un de sa famille avant de pouvoir faire ce qu'il désirait pour sir Arthur.

— Fort bien, dit l'antiquaire, malgré lui ne s'expliquant point qu'on eût pu faire tout cela sans le consulter ; ne disiez-vous pas que les Français sont sur le point de débarquer ?

— C'est un bruit général. Tous les volontaires du pays sont convoqués, et l'on attend un officier supérieur qui doit venir incessamment inspecter nos moyens de défense ; ses bagages sont déjà rendus à Fairport. »

L'antiquaire se fit ensuite raconter tous les détails des événements de la nuit qu'Edie et Lovel avaient passée dans les ruines de Sainte-Ruth ; il s'amusa beaucoup de la frayeur de l'adepte, qui craignait d'être victime de la fureur de sir Arthur ou de la vengeance de quelque esprit malin.

« Qu'en avez-vous fait ? demanda le mendiant.

— Je viens d'apprendre qu'il vous décharge de son accu-